

Réjean Ducharme, *le Nez qui voque*, Paris, Gallimard, 1967, 275 p.

Jean-Cléo Godin

Volume 3, numéro 4, novembre 1967

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036296ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036296ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Godin, J.-C. (1967). Compte rendu de [Réjean Ducharme, *le Nez qui voque*, Paris, Gallimard, 1967, 275 p.] *Études françaises*, 3(4), 447–449.
<https://doi.org/10.7202/036296ar>

RÉJEAN DUCHARME, *le Nez qui voque*, Paris, Gallimard, 1967, 275 p.

Rien n'est moins drôle que certains jeux d'enfants. Surtout lorsque ceux-ci décident de jongler avec les mots. « Jouons à compter. » Et, à tour de rôle, l'on compte: des bas, des nez — pour se donner le plaisir d'arriver à « j'ai diné » — des nuages ou que sais-je encore. Pour varier, l'on s'amuse à rimer: « Panda rime avec Canada et avec Alaska ». Pour rendre le jeu plus subtil, l'on passe aux homonymes fantaisistes: « Mettons Commode, l'empereur empoisonné et étranglé, dans un tiroir de la commode. Accommodons-nous de l'incommode ». Là, c'est presque le fin du fin. Il n'est guère possible, hélas, d'occuper longtemps de tels sommets de culture et d'astuce: le reste échappe difficilement à l'ennui.

J'ironise, bien sûr, sur un roman que, somme toute, j'ai aimé: *le Nez qui voque*, de Réjean Ducharme. Mais je ne peux oublier que, pendant le premier tiers de ma lecture, je me suis beaucoup ennuyé. Cette pléthore de jeux de mots, trop souvent faciles, ne m'a pas amusé; et je ne peux croire qu'ils répondent à une nécessité profonde de l'œuvre. Je veux bien voir là une contestation du langage — encore qu'on ne conteste pas grand-chose en défaisant un casse-tête ou en jouant aux devinettes. Cela n'excuse quand même pas la facilité et les redites. « Mille Milles passe son temps à dire des sottises, mais il ne le regrette

pas. » (p. 105) Moi, je ne regrette pas qu'il en dise; je lui reproche seulement d'en dire trop. Peut-être cela le libère-t-il, lui qui dit être sorti de l'école « plein de noms comme on est plein de scarlatine » (p. 104). Mais je ne crois pas que la littérature y trouve son profit.

Cette surabondance de mots cocasses et d'associations fantaisistes (un bel exemple: « Ouach ! Ouachington ! Jefferson ! Buick ! De Soto ! Chevrolet ! Plymouth ! En avant, Maman ! » — p. 133), on ne la regretterait même pas si tout était de cette encre. Mais à côté de cela, quelles merveilles ! Aussi, il y a véritablement déséquilibre entre cette verbosité et l'univers poétique créé par Ducharme. C'est à partir du chapitre XXIII surtout, que l'on devient sensible à ce déséquilibre.

Car ici Ducharme redevient, soudain, le conteur extraordinaire, fantaisiste mais à l'écriture miraculeusement assurée et poétique, que nous avons découvert dans *l'Avalée des avalés*. Ici le récit démarre vraiment, et le vrai visage des deux héros de ce récit s'affirme avec une plus grande netteté.

Mille Milles, d'abord, l'adolescent épris de pureté, mais impur; désirant et exécrant la femme; effrayé devant le monde tel qu'il est, et qu'il méprise. « Mille Milles est de la race des seigneurs » (p. 19), affirme le héros de lui-même, et rien n'est plus vrai. C'est pourquoi il souffre, dans un monde où « la bêtise est très répandue » (p. 105). Il porte en lui un aigle, « comme un désir de pureté qui serait près de se noyer, qui n'en pourrait plus de retenir son souffle, qu'on aurait ancré au fond du monde pour le punir » (p. 134). Il est de la race de Rimbaud, de Nelligan. « Pureté ! Pureté ! Nelligan, étourdi par son aigle, s'est égaré dans la luxuriance de la folie. Rimbaud a essoufflé, usé son aigle. » (p. 135) Mille Milles a décidé, lui, de mourir. « Je me tue parce que je ne pourrais vivre que complètement seul et qu'on ne peut pas vivre complètement seul. » (p. 32) Dilemme éminemment tragique, où la mort seule est gage de pureté. *Le Nez qui voque* sera le journal des dernières semaines de solitude, en attendant le jour fixé pour la mort.

Mais Mille Milles ne vit pas et ne mourra pas complètement seul. Il y a Chateaugué, sa jeune « sœur » esquimaude: une enfant simple et ardente, trop jeune pour éveiller le désir amoureux, trop entière pour accepter le moindre compromis. À la fin, elle seule mourra, fidèle à son serment, alors que Mille Milles semble sombrer dans l'indifférence. « J'ai comme envie de rire. Je suis fatigué comme une hostie de comique. » (p. 275) C'est le mot de la fin, désinvolte. De la même manière Bérénice, à la mort de sa compagne Gloria, dans la scène finale de *l'Avalée des avalés*, avait levé les épaules, comme si tout cela ne la concernait plus.

Est-ce à dire que, à la fin de cette recherche de pureté, de cette quête d'idéal, le héros trahit ? Ce récit, comme certains critiques l'ont suggéré, est-il un adieu à l'enfance ? Je ne sais, car il se peut que la question soit mal posée. Dans les œuvres de Ducharme, l'âge des personnages et un ton parfois gavroche peuvent donner le change sur la perspective essentielle : celle de la contestation, globale et inconditionnée, de toutes les valeurs acquises. Contestation de la société des hommes par l'ironie, par le mépris de la mort et même de l'enfance. Il suffit, alors, que l'on ait, en quelque sorte et une fois pour toutes, immortalisé l'enfance par la mort de Chateaugué. « Chateaugué sera toujours là pour monter la garde devant les blanches constructions de notre enfance pleine de pissenlits et de têtards... » (p. 178). Mais l'enfance n'est qu'une partie de cette *vérité* que Mille Milles recherche, pourchasse sans cesse, à coups de redites (hélas) et de réflexions, souvent très sérieuses et de nature presque clinique. C'est la quête de tout l'humain qui est au centre de cet univers poétique ; et la connaissance du moi, pour devenir « un autre, rené » (p. 193).

Je m'aperçois que je n'ai rien dit de Questa. Elle seule pourtant — et non Chateaugué — représente la femme dans cette œuvre. Prostituée, objet de désir amoureux et mère : de quoi rassurer ceux qui savent quelle est, dans la littérature québécoise, la présence de la femme ! Il est certain que l'on trouve, chez Ducharme, une obsession de l'inceste, en même temps qu'une nostalgie du sein maternel. Mais cela pourrait faire l'objet d'une tout autre étude, et tenter d'autres chercheurs... D'ailleurs, la présence de Questa dans ce récit est presque épisodique. L'essentiel n'est pas là, mais dans l'aventure très attachante d'un homme en quête de lui-même. Si attachante, souvent si poétique, que l'on finit par oublier la verbosité des débuts, l'inutile désordre de certains chapitres : ce qui reste est neuf, précieux, et très beau.

J.-C. G.

Cette chronique a été signée par :

Ulric AYLWIN, Émile BESSETTE, Jean-Cléo GODIN, Jeanne GOLDIN, Léopold LEBLANC, Renée LEGRIS, Normand LEROUX, Gisèle TREMBLAY et G.-André VACHON.